

## **DES SOUS-MARINS JAPONAIS AU LARGE DE LA RÉUNION EN 1942 : DE L'ANECDOTE À LA VISION GEOSTRATÉGIQUE**

Dominique VANDANJON-HERAULT

Professeure Agrégée, Retraitée

**Résumé :** Ce texte est issu d'une série d'entretiens qui ont eu lieu en 2004, avec Monsieur Jean ROUBAUD, ancien magistrat, ancien Conseiller à la Cour d'Appel de La Réunion, et passionné d'histoire maritime ; le propos avait initialement paru dans la revue de l'*Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie de La Réunion*. A partir d'un épisode méconnu, survenu dans le sud de l'île de La Réunion en juillet 1942, il déroule le lien qui relie la présence quasi anecdotique d'un petit hydravion aperçu au large de la côte sud de l'île de La Réunion, aux raids et aux maraudes de la 8<sup>e</sup> flotille japonaise dans l'océan Indien, et, plus largement, aux stratégies des forces de guerre en présence, s'affrontant sur l'ensemble des océans. Ce sont ces aspects géostratégiques qui sont évoqués ici, dans une perspective à la fois spiralaire, et globalisante, où les points de vue sont replacés dans le contexte plus général de la II<sup>e</sup> Guerre mondiale .

**Mots-clés :** II<sup>e</sup> guerre mondiale, 1942, océan Indien, guerre sous-marine, U-Boot, I-10, 8<sup>e</sup> flotille

---

Le 15 juillet 1942, un hydravion survole l'océan Indien au large de La Réunion. Il est aperçu par quelques habitants, intrigués, et inquiets, de Saint-Joseph, au sud de l'île.

Le fait est étrange, d'autant plus qu'à ce moment de la deuxième guerre mondiale, l'île subit un blocus éprouvant de la part des Forces Alliées<sup>1</sup>, et ce, depuis août 1940. D'où venait cet hydravion ? Où allait-il ? De quelle mission pouvait-il bien être chargé ?

On peut avancer un début de réponse, si l'on s'avise de la présence de la flotte japonaise dans la zone, depuis l'expansion nipponne en Indochine au début de l'année 1942, elle-même consécutive au raid sur Pearl Harbor en décembre 1941. Les journaux<sup>2</sup> de l'île n'évoquent cette présence japonaise que fortuitement, au travers des communiqués envoyés par Tokyo, ou Radio-Berlin, mais sans véritablement fournir d'indications sur l'avancée réelle ou la composition de la flotte nipponne, et encore moins sa position dans l'océan Indien : « *L'état-major de Tokyo multiplie ses efforts pour exploiter sans délai les avantages qu'il acquiert au cours de la bataille sur mer. Il se chuchote que les débris de la flotte britannique des Indes en fuite chercherait à rejoindre Maurice...* »<sup>3</sup> ; la rumeur locale donne aux informations les allures d'une fantasmagorie. Un débarquement japonais ? Si loin du Japon ? Si loin de tout, d'ailleurs ? Pourtant, la marine anglaise, elle, accorde suffisamment de crédit à ces menaces relatives à la flotte japonaise qui évolue dans cette partie du monde, pour organiser en mai 1942 un débarquement à Diego-Suarez, au nord de Madagascar ; et de Gaulle de son côté organisera dans l'île de La Réunion un débarquement des Forces Françaises Libres, depuis le contre-torpilleur *Le Léopard*, fin novembre de la même année, ralliant ainsi du même coup la minuscule île de La Réunion, territoire éloigné,

---

1 Depuis le 22 juillet 1941, et la rupture des relations diplomatiques entre la France et l'Angleterre, les Mascareignes sont désunies ; dès le 30 juillet, les Britanniques annoncent le blocus maritime de la France et de ses possessions outre-mer : l'île Maurice et La Réunion, distantes d'à peine une centaine de km, sont isolées l'une de l'autre. Cette mesure complique considérablement le ravitaillement de La Réunion.

2 Six journaux paraissent dans l'île en 1942 : *Le Peuple*, tiré à 3000 exemplaires, *Le Progrès*, tiré à 2000 exemplaires, *La Démocratie*, tiré également à 2000 exemplaires, auxquels s'ajoute *Chanteclerc*, à partir de novembre 1940, journal de propagande à la gloire du nouveau régime, sous la plume active du chef du cabinet du Gouvernement, Jean-Jacques Pillet ; paraissent en outre *Servir*, deux fois par semaine en 500 exemplaires, et *Dieu et Patrie*, 500 exemplaires deux fois par mois.

3 Journal « Servir », n° 627, du 15 et 18 avril 1942

semble-t-il, des principaux théâtres d'opération, à la France combattante, et aux forces Alliées.

Ces événements peuvent donc paraître très anecdotiques, et de peu d'importance au regard de l'ensemble du conflit mondial à cette date ! En est-on si sûr? Ces faits semblent faire partie, en réalité, d'une géostratégie plus globale, dont le sud-ouest de l'océan Indien n'était qu'un élément, mais pas forcément des moindres. Une abondante historiographie anglo-saxonne révèle ainsi le caractère avant-gardiste d'une bonne partie de la flotte japonaise, sous l'autorité de l'Amiral Nagumo, si bien que l'océan Indien devient dans la première moitié de l'année 1942, un théâtre d'affrontements et de course-poursuite entre bâtiments japonais, et une partie de la flotte britannique (*Royal Navy Eastern Fleet*), sous la commandement de l'Amiral Somerville. Les enjeux géo-stratégiques en sont restés assez méconnus, par suite de la censure pratiquée non seulement pendant la guerre, mais aussi après la victoire des Alliés en 1945. La conclusion se permet d'insister pour ne pas considérer l'océan Indien comme un espace négligeable dans la relation du, ou plutôt des conflits liés à la période de la II<sup>e</sup> guerre mondiale, et plus particulièrement au cours de l'année-charnière 1942.

## **I) UNE TECHNOLOGIE JAPONAISE AVANCEE EN 1942**

### **A. Des sous-marins géants**

Les Japonais disposent en 1942 d'une grande puissance technologique, pour ce qui concerne la taille des bâtiments, leur force de frappe, et les opérations de liaison (ravitaillement et communications). Ils sont même en avance dans la mise en œuvre de certains dispositifs techniques pour leur flotte de sous-marins, devançant aussi bien les Anglais, que les Américains et les Allemands ou les Italiens : ainsi la fabrication de ces sous-marins géants, de la série des *I-9*, relayés à la fin de la guerre par des modèles encore plus majestueux : les *I-400*. La mise en chantier de ces sous-marins s'est faite rapidement, entre 1940 et 1941. Le gigantisme est leur première caractéristique: l'Etat-major nippon se dote de bâtiments capables de couvrir de très longues distances, 16 000 milles nautiques pour le *I-9* (environ 30 000 km) et plus du double pour la série des *I-400* ! Les sous-marins disposent aussi d'une très grande autonomie en matière de ravitaillement. Ceux qui ont été envoyés à Pearl Harbor, puis dans l'océan Indien, sortaient à peine des chantiers navals en décembre 1941. Officiers et matelots japonais n'ont eu que très peu de temps pour s'entraîner! Cinq sous-marins étaient prévus sur le modèle « AI » de la classe J3, mais trois furent

effectivement construits : I-9, I-10 et I-11. Ils dépassent les 110 mètres de long, et sont rapides (plus de 23 nœuds en surface- 44 km/heure ; 8 nœuds en plongée) . Ce sont, à cette époque, les plus grands sous-marins construits par la marine japonaise, capables de transporter un hydravion (jusqu'à trois hydravions *Aichi M6A* pour les dernières générations de sous-marins porteurs qui sortent des chantiers navals au début de l'année 1943), y compris les pièces pour la construction d'un hydravion supplémentaire si nécessaire ! Ce sont les fameux *I-400* et *I-401*, mais ces derniers n'opérèrent cependant pas dans l'océan Indien... Comment cela a-t-il été techniquement possible ?

La solution consiste en un hangar aménagé sur le pont étroit des sous-marins ; les ailes des hydravions sont détachées de la carlingue pour permettre d'insérer l'appareil dans le hangar. Autant dire que les gestes de l'équipage doivent être très mesurés, étant donné l'exiguïté des lieux ! Puis l'avion est catapulté, à partir du pont du sous-marin. Ces hydravions servent surtout pour la reconnaissance aérienne ; au besoin, il est possible de les remplacer par de petits sous-marins de poche, dont la technologie a été mise au point dès le début des années trente au Japon<sup>4</sup>. Ces sous-marins nains, surnommés moucheron (« *midget* ») par les Alliés, transportent 2 torpilles, et sont pilotés par un seul homme. Un moteur électrique assure leur propulsion.

La technique des sous-marins porteurs n'était pas inconnue des Alliés, puisque la marine française avait conçu dès les années 1920 des prototypes, comme le *Surcouf*<sup>5</sup>, dont la taille est comparable à l'I-9 par exemple (sauf en ce qui concerne la rapidité, à l'avantage de la technologie nipponne). Mais, à cette époque, l'Etat-major ne sut quoi faire exactement de ce qui passait aux yeux de certains pour des « gadgets ». Le *Surcouf* fut finalement intégré aux Forces Navales Françaises Libres (le 24 décembre 1941, ce bâtiment, accompagné des corvettes *Mimosa*, *Aconit* et *Alysse* placées sous les ordres de l'amiral Muselier, avaient libéré Saint-Pierre-et-Miquelon de l'autorité vichyste).

Ce dispositif a été ensuite repris par les Italiens (lesquels ont surnommé leurs sous-marins « *Maiale* », c'est-à-dire « cochon »), puis par les Britanniques. A leur tour, les Allemands, sous l'impulsion de l'Amiral Dönitz (*Befehlshaber der Unterseeboote*- commandant en chef des sous-marins),<sup>6</sup> se sont mis à en

---

4 Dès 1931 : voir plus loin, dans la partie « coopération technique ».

5 La Marine française possède 77 sous-marins plus petits, mais techniquement inférieurs aux U-Boot allemands. Le retard technologique est patent dans le domaine de la détection, de la fabrication de torpilles et de l'artillerie. L'aéronautique de marine est insuffisante avec seulement 350 avions et la protection anti-aérienne est embryonnaire.

6 François-Emmanuel BREZET, *La guerre sous-marine allemande, 1914-1945*, Perrin, 2017, et

construire un grand nombre, vers la fin de la guerre.

Toujours est-il qu'au cours de cette guerre, les Japonais ont fait montre de gigantisme en matière de construction navale. Leurs cuirassés par exemple sont plus importants en taille que ceux de la marine américaine, du moins jusqu'en 1943 !

## **B. Des sous-marins rapides :**

Car les Japonais se sont rendus compte qu'ils ne pourraient jamais rivaliser avec la flotte américaine en ce qui concerne la quantité ; aussi, pensent-ils suppléer à cette disproportion par la taille démesurée de leurs bâtiments, et leur vitesse, de surface et même en plongée, grâce à un système de moteurs couplés, diésel et électrique. C'est le cas pour leur flotte de sous-marins, inégalés jusqu'en 1942 dans ces domaines. Cependant, dès la fin de l'année 1942, les chantiers navals américains produisent plus de navires que les Japonais ne causent de destructions en les torpillant...

Les premiers sous-marins de type A1 : l'*I-9*, *I-10*, *I-11*, ceux qui ont été envoyés dans l'océan Indien en 1942, transportent environ une centaine d'hommes. Par la suite, c'est même un équipage de 144 hommes qui œuvre à bord des sous-marins de la série I-400. A titre de comparaison, le Surcouf, 110 mètres de long, 3303 tonnes en surface et une vitesse moyenne de 18 nœuds (contre 28 nœuds pour les sous-marins classe J3) , est prévu pour emporter une centaine d'hommes d'équipage, et 7 officiers. Prévus pour partir trois mois sans ravitaillement, ils disposent d'un large rayon d'action : ainsi, en 1943, l'I-400 part de Tokyo, et menace la côte nord-est des Etats-Unis après être passé au large des Mascareignes puis avoir doublé le cap de Bonne-Espérance ! L'I-30 est accueilli à Lorient le 5 août 1942, après son départ de Tokyo, via Penang-les Masareignes-Afrique australe- Atlantique... Stratégiquement, les sous-marins doivent naviguer de concert, en convoi, à trois ou quatre bâtiments, l'un transportant un hydravion pour les reconnaissances aériennes, les autres équipés des « midgets » pour atteindre des cibles éventuelles. Leur vitesse étant plus grande en surface, ils cherchent à y rester le plus longtemps possible, et naviguent de nuit, afin de ne pas être repérés. Les hydravions de reconnaissance sont ainsi catapultés deux heures avant le l'aube, pour les mêmes raisons de furtivité. La rapidité des manœuvres de catapultage, et de récupération, étonnent les Alliés, et constitue

indéniablement un atout important pour la flotte des sous-marins japonais.

### **C. Des communications efficaces :**

Comme les Japonais, à l'instar des Alliés d'ailleurs, attachent une grande importance à la transmission de renseignements, ces sous-marins ont été les premiers à disposer de contacts radio permanents entre hydravions, sous-marins en mission et Etat-major impérial japonais. A n'importe quel moment, le contact peut être établi avec Tokyo, de manière cryptée, tout comme d'ailleurs avec la flotte allemande. Les Japonais modifient et complexifient régulièrement leurs codes (ce qui n'empêche pas les Alliés de briser tout aussi régulièrement lesdits codes, en particulier avec leur machine « Ultra » -disponible également à l'île Maurice- qui confère ensuite un avantage décisif aux Alliés au tournant de l'année 1942-1943). Ce n'est qu'en 1943 que la technologie des radars, améliorée par les Alliés, mettra fin à l'immunité relative des grands sous-marins japonais. Ceux-ci évitent également de trop s'approcher des ports alliés dans l'océan Indien, par exemple Fremantle, en Australie, dont l'accès est défendu par un câble sous-marin détecteur d'ondes électro-magnétiques.

Les sous-marins de type « A1 » sont plutôt des appareils de reconnaissance, même s'ils disposent d'un armement assez conséquent. Outre les aspects proprement stratégiques, les missions de reconnaissance alimentent le service de cartographie impérial. L'Etat-major nippon dispose de cartes précises de la zone océan Indien (75 millions de km<sup>2</sup>, un peu plus de 8300 km entre la côte orientale de l'Afrique et le nord du continent océanique). Reste la question du ravitaillement : celui-ci est assuré, dans l'océan Indien, par deux navires: l'AIKOKU-MARU et l'HOKOKU-MARU<sup>7</sup>. Il existe aussi des sous-marins ravitailleurs, tout comme dans la flotte allemande (les Allemands les avaient surnommés « les vaches à lait »). Le ravitaillement nécessite de naviguer en surface ; par précaution, ce type d'opération est effectué loin des routes maritimes utilisées par les convois alliés ; au large des Mascareignes ? A noter en tous les cas que cette pratique de ravitaillement de sous-marins en mer est nouvelle à ce moment.

---

7 MARU : suffixe nippon désignant des navires de transport

Elle intrigue jusqu'en 1941 l'amirauté britannique.

#### **D. Coopération technique avec l'Axe**

Ces perfectionnements sont issus d'une coopération avec l'Allemagne, entamée dès avant la guerre. En effet, les dispositions drastiques du Traité de Versailles à l'encontre de l'Allemagne ne lui permettent pas de développer les forces armées dont elle estime avoir besoin dans le « concert des nations ». L'article 191 du Traité interdisait à l'Allemagne l'acquisition ou la construction de tout bâtiment submersible. Qu'à cela ne tienne : dès 1920, les chantiers *Germania Werft* et *Vulcan* vendent au Japon les plans de leur submersible grand modèle U-Kreuzer 142, et celui du mouilleur de mines U-117. Pour faire bonne mesure, des accords industriels sont aussi passés avec l'Argentine, la Suède ou l'Italie. Dès 1931, des sous-marins allemands sont discrètement assemblés et modernisés dans les bases japonaises, puis, une fois la guerre déclarée et la côte atlantique française conquise, dans les ports de Lorient, ou de Saint-Nazaire. Les rencontres entre flottille de submersibles japonais et les U-Boot de Raeder et de Dönitz, en Europe, à Penang (Malaisie), ou à Tokyo, permettent d'échanger sur la technologie (par exemple procédés de mise à feu et de lancement des torpilles japonaises, plus fiables que les torpilles allemandes, contre des optiques Zeiss, pour l'équipement de la flotte comme de l'aviation japonaise, ou encore techniques de construction et d'alimentation de submersibles géants), comme sur la stratégie : la formation « en meute » élaborée par Dönitz avant la guerre, contre les opérations combinées flotte-aviation pour la marine japonaise. Outre ces aspects militaires, la coopération est aussi économique : l'Allemagne se ravitaille en molybdène, en or, en matières premières issues de l'exploitation des provinces chinoises ou indochinoises occupées par le Japon, tandis que celui-ci récupère le fer, et d'autres produits nécessaires à son effort de guerre. Même des virus sont échangés, destinés à la pratique d'expériences criminelles au sein de l'Unité 731<sup>8</sup>...

Enfin, le théâtre d'opérations dans l'océan Indien est partagé en août 1942 entre les deux principales puissances de l'Axe : de part et d'autre du méridien 80° est (et autour du 20° parallèle sud, ce qui explique la présence de navires allemands dans les terres australes françaises) on attaque les convois marchands (sans trop faire de prisonniers, les pertes civiles sont donc très nombreuses), et on

---

8 Mark Stille, *Imperial Japanese Navy Submarines, 1941-1945*, New Vanguard, Osprey, 2007

mouille des mines...

Il est donc fort possible que l'hydravion entendu au large de la Réunion en juillet 1942, notamment par un habitant de Saint-Joseph, provînt d'un sous-marin japonais. De fait, en explorant les textes et relations diverses issus, entre autres, de l'Etat-major allié ou les témoignages des acteurs de cette période, on s'aperçoit que l'océan Indien constituait un troisième théâtre d'opérations militaires, de 1942 à 1944, en sus de l'océan Atlantique et de l'océan Pacifique...

## **II) LA GUERRE DANS LE SUD-OUEST DE L'OCEAN INDIEN : ASPECTS GEOSTRATEGIQUES**

### **A. La guerre vue par le Japon :**

Le Japon, et les Japonais, n'utilisent guère le terme « II<sup>e</sup> guerre mondiale » ; outre une sorte de loi du silence qui s'est instaurée après 1945, les (rares) témoignages recueillis, tout comme les documents issus des archives de la marine, nomment cette période de conflits impliquant l'archipel nippon, allant de 1937 à 1945, en fonction de la date des opérations, et surtout du lieu des combats et des occupations de territoires subséquentes : ainsi, le conflit principal est lié à l'« Incident de Chine », depuis 1937, puis, la « guerre du Pacifique », de 1941 à 1945, lorsque l'attaque de Pearl Harbor inaugure l'entrée en guerre officielle des Etats-Unis, enfin, la guerre du « Sud », à propos des Philippines, voire le détroit de Malacca, et la partie nord-est de l'océan Indien)<sup>9</sup>. De fait, l'expression « Sud » englobe aussi bien la partie ouest de l'océan Indien, autour de Madagascar, et des Mascareignes ou des îles Seychelles !

Les historiens asiatiques parlent eux de la « guerre de l'Asie-Pacifique », l'Asie ou le Pacifique débordant plutôt largement sur l'océan Indien. Ou de la « guerre de 15 ans »<sup>10</sup>. Les soldats japonais sont engagés depuis l'invasion de la Mandchourie, en 1931, qui inaugure une longue période d'expansion, largement encensée par les media nippons, au cours de laquelle l'intrusion fulgurante dans l'océan Indien dans la première partie de l'année 1942 conforte un sentiment général de suprématie soigneusement entretenu par toutes sortes de moyens de propagande. Rappelons en outre que l'armée est, de facto, à la tête de l'État

---

9 Voir Haruka Taya Cook et Théodore F. Cook, *Le Japon en guerre 1931-1945*, Ed. De Fallois, Paris, 2015 pour la traduction française (1<sup>ère</sup> parution en anglais en 1992), à partir de témoignages recueillis au début des années 90)

10 J.L. Margolin, *Le Japon. Des Samouraïs à Fukushima*, Pluriel L'Histoire, librairie Arthème Fayard, 2011, 2017.



nippon dès 1936<sup>11</sup> : dès février 1938, les militaires imposent une loi de mobilisation nationale qui leur permet de s'emparer de l'ensemble des leviers de commande et d'obtenir un droit de contrôle sur l'industrie en cas de guerre, ce qui sera effectif en 1941 (et que ne réussit pas à obtenir l'amiral Dönitz, pourtant proche de Hitler, dans l'Allemagne nazie, à la même période). Auparavant, en décembre 1934, le Japon avait dénoncé les accords de Londres sur la réduction des armements navals. Poursuivant sur cette lancée, le 15 janvier 1936, le Japon quitte la nouvelle conférence de désarmement naval tenue à Londres quand ses interlocuteurs lui refusent la parité avec les USA. Le traité de neutralité conclu avec l'U.R.S.S. le 13 avril 1941 avait libéré l'état-major japonais du souci de surveiller ses limites nord et ouest. L'affaiblissement de la France depuis août 1940 et l'entrée en guerre de l'Italie incitent le Japon à conclure un pacte tripartite avec celle-ci et l'Allemagne nazie (même si, dans un premier temps, aucune action commune n'est envisagée). Dans ce contexte, après l'invasion et l'occupation d'une partie de la Chine, à partir de 1937, puis, après une succession de manoeuvres diplomatiques et militaires, le 7 décembre 1941, lorsque les Japonais détruisent une partie de la flotte des Etats-Unis basée à Pearl Harbor, c'est une escalade grisante dans la poursuite des avantages militaires acquis sur le terrain. Jean Louis Margolin affirme que Pearl Harbor représentait avant tout pour Tokyo un moyen de se sortir de l'enlissement sur le continent chinois. C'est en ce sens que le conflit sino-japonais s'inscrit dans la seconde Guerre mondiale. L'historien Antony Beevor montre que, de porter la guerre sur deux océans, Pacifique et Indien, était l'unique chance du Japon de faire face à la puissance navale des Etats-Unis et de l'Empire britannique. A la condition expresse de mener les opérations avec rapidité... Dès le lendemain du 7 décembre, le Japon impose à l'amiral Decoux un accord de défense qui place l'Indochine sous son contrôle. Début 1942, c'est une série de raids aériens, complétés par des opérations en mer, depuis la base de Penang, (base tenue secrète, après en avoir évacué les habitants et dotée d'un poste de ravitaillement) dans le nord-est de l'océan Indien : Singapour et l'île de Ceylan sont rapidement occupés, et les Britanniques délogés. Clairement, c'est l'armée qui pousse à la poursuite de l'expansion dans l'océan Indien, malgré quelques dissensions internes : « *Le Général Tojo, Premier ministre nippon, (...) après avoir souligné que les buts essentiels de la stratégie japonaise consiste à occuper les principales bases ennemies et à contrôler les ressources utiles à la conduite de la guerre a ajouté*

---

11 Les militaires occupent les ministères, y compris le poste de Premier ministre en la personne du Général Tojo à partir de 1941. En 1937, la création du Quartier Général impérial, traitant directement avec l'empereur, neutralise de fait le gouvernement officiel.

que son gouvernement était désireux de s'entendre avec les Philippins et les Birmans en ce qui concerne l'octroi de leur indépendance. » L'article du journal « Servir »<sup>12</sup> indique ensuite que le Général Tojo fait allusion au « nouvel ordre asiatique », la fameuse « Sphère de co-prospérité asiatique » dont les premiers principes sont évoqués dès le début des années trente au sein des cabinets ministériels nippons.

## **B. Stratégie de l'Axe dans l'océan Indien :**

C'est ainsi que le survol de l'île par un hydravion en 1942, en dépit de son caractère anodin, met en lumière le dispositif de surveillance stratégique et systématique dans le sud-ouest de l'océan Indien, opéré par la marine japonaise. A la fois pour son propre compte, et en relation avec les objectifs assignés à la marine allemande dans la zone. Les Japonais ont cru habile de se rallier à l'Allemagne nazie, vainqueur des puissances coloniales européennes, qu'ils croient capable de l'aider à assurer sa domination sur l'ensemble de l'Extrême-Orient, où l'Allemagne n'a d'ailleurs ni possession, ni revendication. Mais lorsque l'Allemagne nazie envahit l' U.R.S.S. en juin 1941 (à la grande stupéfaction du Japon), il ne reste, pour aider la Chine, en guerre contre le Japon, que les Etats-Unis, implantés dans l'archipel des Philippines et dans les îles de l'océan Pacifique, et la Grande-Bretagne. Or, celle-ci est aux prises avec la flotte allemande, ailleurs, dans l'océan Atlantique. Il n'y a que peu de bâtiments de la marine britannique dans l'océan Indien. Par précaution, le Japon avait réclamé des garanties à l'Allemagne nazie en novembre 1941, pour qu'elle s'engage à déclarer la guerre aux Etats-Unis dès que les Japonais auraient attaqué Pearl Harbor.<sup>13</sup>

Dès le lendemain du raid japonais sur Pearl Harbor, les « midgets », ces petits sous-marins de poche lancés depuis les grands sous-marins, sont dépêchés pour récupérer d'éventuels survivants, et constater l'importance des dégâts : l'*I-10* fait partie de la flotille des sous-marins lanceurs. Trois jours plus tard les deux seuls cuirassés britanniques présents en Extrême-Orient, le *Prince of Wales* et le *Repulse*, sont détruits. A partir de cette date, les Japonais décident de profiter de leur avantage et lancent leurs attaques aussi bien dans le sud du Pacifique que dans l'océan Indien. Ils se lancent aussi à la poursuite de la flotte britannique orientale, contrainte de se rechercher de nouveaux abris dans la partie ouest de l'océan Indien.

---

12 N°637, 24 et 27 juillet 1942.

13 Antony Beevor, *La Seconde Guerre mondiale*, traduit de l'anglais par Raymond Clarinard, Calmann Lévy, 2012.

C'est la conquête de la Malaisie, avec six divisions qui débarquent en plusieurs points de la presqu'île de Malacca et qui foncent en direction du « sud » : La grande base navale britannique de Singapour est prise (les défenses de la base étaient tournées vers la mer ; or les Japonais sont arrivés par voie de terre). C'est un grand désastre pour la marine britannique, relaté par la presse réunionnaise, comme on vient de le voir.

Du côté oriental de l'océan Indien, toujours à partir de février 1942, la marine et l'aviation japonaises<sup>14</sup>, de concert, mènent une série de raids stratégiques (visant les infrastructures et les approvisionnements) tout au long des côtes australiennes, dont l'un des résultats est l'abandon du port de Darwin comme base navale majeure. Du côté occidental, c'est à la demande de l'Allemagne (soucieuse de gêner, voire d'empêcher l'approvisionnement en énergie, hommes et matériaux des forces Alliées) que les Japonais de la 8<sup>e</sup> flotille, aux ordres du vice-amiral Ichizaki, est dispatchée sur l'ensemble de l'océan Indien : basée secrètement à Penang<sup>15</sup>, aux confins de la Malaisie, elle est lancée à la recherche de la flotte britannique, qu'elle poursuit d'Aden à Simonstown... Cette flotille avait été spécialement mise au point après l'attaque de Pearl Harbor, par l'amiral Yamamoto, lequel ne considérait pas cependant l'océan Indien comme son souci principal ; pour Yamamoto, il s'agissait surtout d'assurer les arrières de la flotte nippone, par rapport à la Royal Navy. Malgré tout, les missions confiées à la 8<sup>e</sup> flotille japonaise rejoignent le désir de l'amirauté allemande de bloquer le plus possible les trois principales routes de convois de ravitaillement, empruntées par la marine marchande et qui passent dans la partie ouest de l'océan Indien : outre la route du 8<sup>e</sup> parallèle, celle qui passe par le canal de Mozambique en direction de l'Asie, et la route qui passe au large des Mascareignes ; ce sont des routes de Mousson. D'où le nom de code donné en 1943 pour deux séries de raids menés par 11, puis 44 U-Boots allemands, « Monsoon », à un moment où le rapport de force s'inverse dans l'océan Indien entre les deux principales puissances de l'Axe.

Les opérations de harcèlement des convois alliés par les forces de l'Axe sur les routes maritimes de l'océan Indien conduisent, au total, à la fin de l'année 1942, à envoyer par le fond 195 navires marchands alliés, pour un total de 724 000 tonnes (contre 20 navires, totalisant 73 000 tonnes<sup>16</sup> en 1941) ! Sans compter un grand nombre de disparus en mer, les opérations de secours aux naufragés ne faisant plus partie de la conduite de la guerre. La menace qu'ils firent peser dans cette

---

14 Les avions de combat japonais, les fameux « Zero » surpassent en maniabilité et précision les avions alliés ; ce ne sera plus le cas dès la fin de l'année 1942.

15

16 Les chiffres proviennent du site : <http://www.navalhistory.net/WW2CampaignsIndianOcean.htm>

zone était donc bien réelle, et avait donc de quoi alimenter bien des rumeurs !

### **C. Stratégie des Alliés dans le sud-ouest de l'Océan Indien**

Si l'on revient au début de l'année 1942, force est de constater que les conditions de la guerre sont plutôt favorables aux troupes de l'Axe. Victorieuse dans un premier temps en Afrique du Nord, avec les troupes de l'Africa Korps de Rommel, l'Allemagne nazie, soucieuse d'alléger son effort de guerre tant sur le front de l'Est qu'en Orient, demande au Japon d'intervenir dans l'océan Indien, afin de menacer le ravitaillement en produits pétroliers des forces alliées, ravitaillement destiné également à l'U.R.S.S. . Cela rejoint les préoccupations de l'Etat-major japonais, qui, de son côté, souhaite couper court à tout ravitaillement des troupes chinoises via la Birmanie, et les possessions britanniques au nord-est de l'océan Indien.

Lorsque les raids japonais du début de l'année 1942 déloge la flotte orientale de l'amiral Somerville de ses bases asiatiques, elle doit trouver d'urgence une base de repli, en la tenant, si possible, secrète au regard de l'ennemi nippon. Une partie de la Royal Navy se trouve ainsi dans l'océan Indien, d'abord à Ceylan<sup>17</sup>, puis des Maldives à l'Afrique du Sud, cherchant à protéger la route du 8° parallèle, vitale pour l'approvisionnement des Alliés, sur un océan dont le Royaume-Uni se considère lui-même comme bordier (Inde, Malaisie, Birmanie, Singapour). Les Pays-Bas, de leur côté, bien qu'occupés par l'Allemagne nazie en Europe, continuent la guerre, leur gouvernement en exil contrôlant les « Indes néerlandaises », source majeure d'approvisionnement. C'est tout cet ensemble de territoires coloniaux que la Japon bouscule et occupe début 1942. Certes, à Fremantle, les Alliés disposent d'une importante base de sous-marins: les submersibles qui y stationnent sont pour l'essentiel américains, néerlandais et britanniques<sup>18</sup>. Cependant, ces submersibles n'ont pas les capacités des grands sous-marins japonais, et leur rayon d'action les cantonne au sud-est de l'océan Indien, et dans l'océan Pacifique. Quant aux grands navires de guerre, ils ne peuvent accoster à Fremantle, et doivent rechercher des abris aux eaux plus profondes. On compte donc plutôt sur les systèmes de défenses: le port de Fremantle est équipé contre des attaques aériennes, et on dispose d'un câble anti-

---

17 C'est à Ceylan que, début 1942, se met en place la première opération de commandement unifié (voir Ashley Jackson, *The British Empire and the Second World War*, p. Hambledon continuum, 2006)

18 Jérôme DORVIDAL, *Fremantle, 1942 : une base alliée majeure en Australie occidentale*, PUF, Revue « Guerres mondiales et conflits contemporains » n°246, 2012

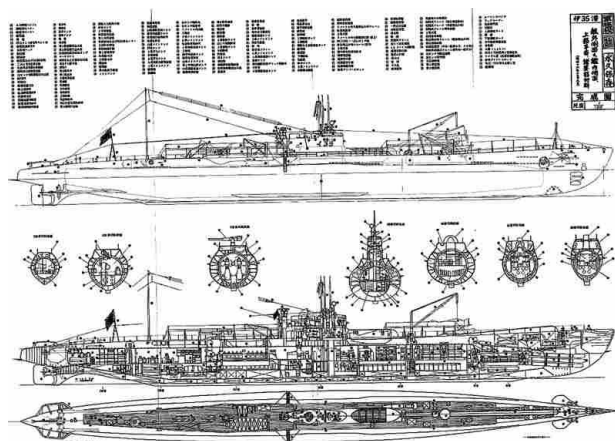
sous-marins capable de détecter l'approche d'éventuels sous-marins japonais, et même les mines flottantes.

Une des difficultés auxquelles sont confrontées les forces alliées, c'est le manque de confiance, entre Britanniques et Américains; il existe -c'est un euphémisme de le dire!- une méfiance réciproque, jointe à l'absence, du moins dans un premier temps, de commandement unifié. Si bien que la flotte britannique ne sait pas grand chose des ordres de mission pour les sous-marins en provenance du Japon, et qui doivent explorer une bonne partie de l'océan Indien, à partir de la base de Penang. Ainsi, en mai 1942, pendant que des reconnaissances s'effectuent dans l'océan Indien, une autre escadrille de 5 sous-marins, commandée par le capitaine de vaisseau Sasaki, opère près des côtes australiennes. Le 31 mai, en même temps que l'attaque à Diégo-Suarez, a lieu une attaque dans le port de Sydney ; cette attaque échoua : les appareils se prirent dans des filets, leurs torpilles explosèrent à bord, ou firent peu de dégâts. Tous les marins furent tués, mais l'audace de ces « kamikazés » maintint une ardeur guerrière auprès des soldats restés au Japon.

C'est donc tout-à-fait par hasard que les Japonais trouvent une partie de la flotte britannique à Diego-Suarez dans la nuit du 29 au 30 mai 1942, justement au cours de missions de reconnaissance à l'aide d'un petit hydravion catapulté du sous-marin *I-10*. L'*I-10*, commandé par le capitaine Kayahara, avait été construit dans les arsenaux de Kawasaki et mis en service en 1939. Il avait déjà participé à plusieurs missions, après Pearl Harbor ; dans la nuit du 29 au 30 avril 1942, il quitte la base de Penang , se fait ravitailler par l'*HOKOKU-MARU* le 5 mai, puis effectue des reconnaissances dans une bonne partie de l'océan Indien, escorté de trois autres sous-marins, l'*I-16*, l'*I-18* et l'*I-20*. Les bâtiments approchent ainsi des côtes sud-africaines (il leur faut trois semaines environ pour traverser l'océan Indien) : ils passent au large de Durban (le 20 mai, observations avec l'hydravion), East London, Port Elizabeth, et Simonstown les jours suivants, tandis qu'une autre escadre de sous-marins explore Aden, Djibouti, Zanzibar et Dar-es-Salam, puis Mombasa, entre le 25 avril et le 20 mai. L'exploration est minutieuse, coordonnée et systématique. Lorsqu'enfin les Japonais trouvent des bâtiments de la Royal Navy à Diego-Suarez - la troisième baie en taille dans le monde-, ils décident de profiter de la situation en expédiant les « midgets » de l'*I-16* et de l'*I-20* dans la rade malgache pour torpiller le *Ramillies*, que l'hydravion de l'*I-10* avait découvert, ainsi que le ravitailleur *British Loyalty*. Le « midget » de l'*I-18* n'a pu participer à l'opération, pour cause de panne de moteur. Le *Ramillies*, atteint, put cependant regagner Durban ; les deux sous-marins nains, eux, furent perdus, avec

leur équipage... l'hydravion de l'I-10 effectua deux reconnaissances dès le lendemain de l'attaque pour estimer les dégâts. En voici le récit fait par le Capitaine Moshitsura Hashimoto<sup>19</sup>, . Hashimoto était capitaine de corvette, dans la 8<sup>e</sup> flottille, et participa à bord de l'I-24 à des missions dans le Pacifique (attaque de Pearl Harbor en décembre 1941) et dans l'océan Indien :

« A la fin d'avril 1942, les I-10, I-16, I-18, I-20 et I-30 appareillèrent pour l'océan Indien, avec escale à Penang, et exécutèrent une reconnaissance de plusieurs points importants de la côte africaine, à la suite de laquelle il fut décidé d'attaquer Diego-Suarez, le 31 mai. La veille, l'hydravion de l'I-10 signala qu'un cuirassé de type « Queen Elisabeth », un croiseur et plusieurs autres navires étaient mouillés dans cette rade. Le 30 à minuit, des sous-marins nains transportés par l'I-16 et l'I-20 furent mis à l'eau à dix milles de l'entrée. L'I-18 devait également en lancer un troisième, mais celui-ci ne put se mettre en marche à cause d'une avarie de moteur. L'I-16 et l'I-20 attendirent jusqu'au 2 juin au point convenu pour le rembarquement, mais aucun des deux sous-marins nains ne revînt. »



Plan original du I30  
Archives Marien Impériale Japonaise

Pendant ce temps, le sous-marin I-30 (Capitaine Endo), qui avait quitté Penang plus tôt, le 20 avril 1942, accompagné de deux croiseurs auxiliaires, patrouillait dans le Canal de Mozambique, après avoir effectué une série de reconnaissances le long de la route nord de l'océan Indien : Aden le 7 mai est reconnue à partir d'un hydravion, - toujours à la recherche de l'Eastern Fleet de Somerville-

19 Citation tirée de son ouvrage, *Les sous-marins du Soleil Levant, Kamikazés des profondeurs*, Presses de la cité, 1955 (titre original : *Sunk*, traduit de l'américain par R. Jouan)

Djibouti le lendemain, Zanzibar et Dar-es-Salaam le 19 mai, et Mombasa le 20 mai. C'est bien les trois routes principales de circulation dans l'océan Indien qui sont surveillées, y compris celle qui double le Canal de Mozambique et passe au large des Mascareignes.

Et La Réunion là-dedans ? Le relief de l'île n'est pas très avantageux, pour une opération de débarquement ! Pourtant, cette petite île de 218 km de circonférence possède une caractéristique stratégique : territoire sous contrôle de l'Etat Français, donc alliée aux forces de l'Axe, elle se situe assez près de la route maritime raccordant l'Afrique du Sud à l'Australie, à quelque distance de la route des convois alliés. Dans ces conditions, elle pourrait tout à fait servir de poste avancé pour des raids à l'encontre desdits convois. Les moyens de défense de l'île sont symboliques : le corps de défense se compose de 3 officiers, quelques officiers et soldats d'encadrement, un seul médecin militaire ; 272 soldats, (mais uniquement 6 soldats de carrière!)... Pas de quoi opposer une défense sérieuse en cas de débarquement anglais, ou japonais ! C'est pourquoi, sur l'île, on mise sur la surveillance, et advienne que pourra : au long des côtes ouest et sud de la colonie, à la Pointe des Galets, Saint-Pierre, Sainte-Suzanne, Saint-Joseph et Sainte-Rose, des postes de vigie sont mis en place.<sup>20</sup> C'est peut-être depuis le poste de vigie de St Joseph que l'hydravion japonais a été aperçu ? ... En tous les cas, ces différents postes sont reliés par téléphone au chef-lieu, à St Denis. La nuit, ordre est donné d'éteindre les phares de Ste Suzanne, sur la côte au vent, à l'est, et de St Pierre, côte sous le vent, au sud. Un système de signalisation optique pour les navires est installé à Saint-Denis et au Port.

En la matière, le Gouverneur de La Réunion applique le même protocole que celui mis en place à Maurice, sous les ordres du Gouverneur Sir Donald Mackenzie Kennedy, et du Lieutenant-Colonel Yates, dépêché dans l'île pour prendre en charge les forces territoriales mauriciennes. Il avait d'abord servi en Inde, et son rôle était de procéder à un entraînement rigoureux des troupes sur place, car dès le 30 décembre 1941, trois groupes avaient été constitués pour la défense de l'île: un régiment d'infanterie, un autre pour l'artillerie (avec 6 places défendues par tout autour de l'île, et dans l'île aux Aigrettes, au large de Mahébourg), et le « Home Guard », un service de défense civile. C'est aussi à l'occasion de la guerre qu'une piste pour les avions est construite, à Plaisance, prélude à la construction du futur aérodrome, « Sir Seewosagur Ramgoolam » aujourd'hui. L'ensemble prend le nom de « Mauritius Defence Force ». Même si

---

20 Thèse de Martin J.C. ESPERANCE, *L'île de La Réunion de 1939 à 1945, étude politique, économique, sociale*, Université de La Réunion, 1977

ces dispositifs (complétés en 1943 par un canon anti-aérien, et trois puissantes lampes de recherche), sont plus conséquents qu'à La Réunion, ils ne serviront guère. Par contre, l'île Rodrigues, à 600 km de distance à l'est de Maurice, se retrouve démunie, lorsqu'un bâtiment japonais tire sur Port Mathurin, cherchant à détruire un relais de transmission radio sur la colline en arrière du port. L'incendie ayant été aperçu depuis le navire, les attaquants japonais croient leur cible atteinte, et s'éloignent, alors qu'en réalité, le bâtiment de transmission est intact, et que c'est un immense tas de noix de cocos entreposées juste à côté qui avait pris feu<sup>21</sup> !

### III) CENSURE ET PROPAGANDE

#### A. A La Réunion :

Le « front des mers », c'est ainsi que le Journal « Le Peuple » traduit approximativement les termes allemands et anglo-saxon de la guerre maritime. D'ailleurs, ce journal, comme la plupart des autres media de ce temps, reproduit servilement les chiffres de la guerre au tonnage à laquelle se livrent les forces en présence, sans faire de commentaire sur cette guerre sous-marine à outrance, voulue et menée par les forces de l'Axe. Car la presse est rigoureusement censurée, depuis que le gouverneur Pierre Aubert, rallié au régime instauré par le Maréchal Pétain, tout comme le Gouverneur général de Madagascar, Armand Annet, en 1940<sup>22</sup>, prend des mesures pour contrôler la presse, et les media. Dès le début du mois de juillet 1940, les nouvelles « qui parviennent de Londres », classées sous la rubrique « Comité National Français », sont ainsi censurées<sup>23</sup>. Par la suite, tout signe ostentatoire relatif aux forces de la France libre sont interdits dans la rue : le prince d'origine annamite Vinh-San, photographe et radio amateur, ayant installé dans la vitrine de sa boutique à Saint-Denis une série d'ampoules formant un « V », devient sujet à des tracasseries administratives, puis sera emprisonné quelques temps.

---

21 Récit d'un vétéran de la guerre, rapporté dans Amit BHOONAH, *Mauritians in the World War II*, Osman Publishing, 2012

22 Le Gouverneur rejoint aussi les positions des ses homologues aux Antilles françaises : le Gouverneur Sorin pour la Guadeloupe et le Gouverneur Bressoles puis Nicol pour la Martinique, en juillet 1940. Du coup, les deux îles se retrouvent soumises au blocus britannique en même temps que La Réunion.

23 Bernard MAREK et Guy BOURAU-GLISIA, *Une île dans la guerre, La Réunion de la mobilisation à la départementalisation, 1939-1946*, Azalées éditions, 1992



De novembre 1940 à février 1942, Jean-Jacques Pillet, Chef du cabinet du Gouverneur, orchestre la propagande favorable au régime installé à Vichy : ce sont les diffusions quotidiennes sur Radio-St Denis, à la gloire du Maréchal, de la Révolution nationale, et de la Légion Française des Combattants et Volontaires (depuis novembre 1941), bref, une propagande fort active.

Pillet est soutenu par une partie de la classe dirigeante de St Denis : Armand Barau, nommé Maire de Saint-Denis par un arrêté du 19 février 1941, préside un Comité de Propagande Pétain, Augustin Mondon, Maire de Saint-Pierre, représente fièrement La Réunion, porteuse des valeurs de la Révolution nationale, à la Foire-Expo de Tananarive (à Madagascar) du 20 juin au 5 juillet 1942, Monseigneur Cleret de Langavant, évêque de La Réunion, relaie les intimidations à l'encontre des fonctionnaires récalcitrants dans son journal « Dieu et Patrie »...

Les peines encourues pour « anglophilie maladive » ou « anglophilie militante » (ici, ce sont les « Gaullards »<sup>24</sup> qui sont visés) sont dissuasives : cinq ans de prison, et cinq mille francs d'amende ! Ecouter la radio mauricienne est interdit ! Ceci dit, le nombre de postes de radio est très limité dans l'île, et d'ailleurs, l'inventaire en a été fait sous le gouverneur Aubert dès le début de la guerre. Un rapport de police de 1941, optimiste, envoyé au Cabinet du Gouverneur, rend compte de son enquête au sujet de ces questions autour de l'écoute de Radio-Maurice :

*« L'annonce de la renaissance de la radio française a comblé les vœux de nombreux auditeurs. Il est regrettable, qu'on ait jamais donné les heures d'émissions et que les diffusions ne soient pas devenues plus attrayantes. (...) Dans ces conditions, les auditeurs avides d'entendre quelque chose, écoutent beaucoup Londres, et ceci non par sympathie mais faute de mieux. »*

L'auteur du rapport d'enquête dénonce indirectement l'amateurisme des diffusions radiophoniques organisées par le service de propagande dirigé de fait par Pillet, et minimise la tentation résistante de la bourgeoisie locale détentrice de postes de radio...

En fait, il s'agit d'empêcher le même phénomène de ralliement aux Forces de la France Libre que celui observé aux Antilles françaises : quelques 2 500 Antillais rejoignent les îles anglaises voisines de la Dominique et d'Antigua, ce qui leur vaut d'être considérés par l'amiral Robert comme des

---

24 Comme les nomme le journal Chanteclerc, parlant des partisans du Général de Gaulle, dont l'appel à la poursuite des combats a été relayé à La Réunion via la MBC, la radio mauricienne, dès le 19 juin 1940

« *dissidents* »<sup>25</sup>.

De toute façon, il semble que la priorité du Gouverneur Aubert soit véritablement de préserver la population réunionnaise, en tenant compte de manière réaliste de la grande faiblesse concernant la défense de l'île en cas d'attaque, par air ou par mer. Inutile d'affoler la population, puisqu'on ne pourra pas faire grand-chose. Rien ne filtre donc concernant l'éventuelle présence d'ennemis : et puis, qui sont les « ennemis », au juste, pour un territoire isolé par le blocus britannique, et qui dépend, administrativement, des autorités qui siègent à Vichy? Dans un entretien avec Emma Defaud<sup>26</sup>, Camille Bourhis raconte que, lorsqu'il se retrouve, à vingt ans, sur le toit de la caserne Lambert, à l'entrée de Saint-Denis, avec quatre autres jeunes réservistes, observant l'arrivée du navire « Léopard » affrété par les Forces Françaises Libres en novembre 1942 : « *on a même dit que les Japonais pourraient débarquer* » ; le jeune Camille est perplexe, car il ne sait pas, tout comme ses compagnons, si le navire est Français ? Anglais ? Auquel cas, il faut tirer sur les hommes qui en seraient issus... La rumeur est également rapportée dans le petit fascicule intitulé « Les affamés de Saint-Denis », lorsque son auteur évoque l'épisode rocambolesque du débarquement de mars 1942, en pleine nuit, à l'embouchure de la rivière Saint-Gilles, d'un petit commando venu de l'île Maurice : « *Ce commando a pour mission de s'assurer de l'importance et de l'efficacité de la défense de l'île en vue de l'occuper éventuellement, car, depuis la fulgurante avance des nippons dans l'océan Indien et, à la suite du torpillage, en plein jour, d'un navire marchand anglais près de l'île Maurice, il est question d'un possible débarquement japonais sur nos côtes. A l'époque, la rumeur publique parla beaucoup, à La Réunion, d'un bateau fantôme (un sous-marin pour certains) qui, la nuit venue, hantait les abords de l'île* ».

Dès l'annonce du débarquement anglais (avec des bataillons sud-africains et mauriciens) le 5 mai 1942, au nord de Madagascar, on procède le 8 mai<sup>27</sup> à une mise en état d'alerte à La Réunion : la drague *Le Bouteville* est coulée à l'entrée du

---

25 Julien TOUREILLE, *La dissidence dans les Antilles françaises : une mémoire à préserver (1945-2011)*, Revue historique des Armées, n° 270, 2013.

26 Dossier paru dans « L'express » n° 3148, du 2 au 8 novembre 2011, consacré à La Réunion de 1939 à 1945.

27 Hervé LE JOUBIUX, *L'île de La Réunion dans la seconde guerre mondiale*, Revue historique des Armées, n°263, 2011, p. 81-92 : « À La Réunion, le gouverneur Aubert reçoit, le 8 mai, un télégramme du gouverneur général de Madagascar, Armand Annet. Il est fait état du croiseur sud-africain, le *Frobisher*, qui se dirige avec 6 000 hommes vers l'île Maurice, vraisemblablement pour occuper La Réunion. »

Port de La Pointe des Galets, au nord-ouest de l'île. Le gouverneur Aubert aurait aimé disposer de moyens de défense plus importants : il réclame, en vain, 15 postes de gendarmes supplémentaires et deux avions de chasse pour faire respecter ses eaux territoriales. Le dispositif de défense est complété par la mise en place de poudrières, d'un poste de commandement, avec abri, et système de transmission. On creuse des tranchées à St Denis, à St Pierre, au Port ! Le 31 mai, exercice d'alerte : panique à St Denis, où 9000 personnes quittent le chef-lieu pour les hauteurs, en direction de Salazie. Cette évacuation chaotique est relatée avec pittoresque par Joseph Toussaint, dans un petit fascicule de souvenirs publié en 1982, « Nout ti pei La Réunion dann tan la ger » .

Cependant, le principal souci du Gouverneur est la question du ravitaillement : d'ailleurs, au cours du mois de juillet 1942, Pierre Aubert est occupé à faire le tour des cantines scolaires ! Plusieurs mesures ont été prises dès le début du conflit et surtout à partir de l'annonce de l'armistice signé entre le Maréchal Pétain et Hitler, à Montoire, pour inciter la population à cultiver des légumes, du manioc, du maïs, bref, à se débrouiller par elle-même pour assurer sa subsistance, quitte à arracher la canne à sucre (jusqu'à 50% des surfaces cultivées !). A signaler que l'île Maurice elle-même est soumise à des mesures de restrictions et de rationnement ; là aussi, le riz fait défaut, et la population est invitée à consommer du maïs, des ignames, et toutes sortes de tubercules. La situation est nettement dégradée après mai 1942, puisque les deux navires assurant le cabotage entre Madagascar et La Réunion ont été saisis à Diego-Suarez, et que les relations maritimes sont définitivement rompues. La Réunion est pratiquement coupée du reste du monde à la mi-année 1942<sup>28</sup>.

## **B. Dans les Mascareignes :**

L'île Maurice, colonie britannique, se retrouve dans le camp des Alliés et se lance plutôt avec enthousiasme dans un effort de guerre destiné à soutenir celui entrepris par sa métropole. Beaucoup de Mauriciens s'engagent dans les troupes du Général Montgomery (affectueusement surnommé « Monty », ou encore, moins affectueusement, « le rat du désert »), au sein de la 8<sup>e</sup> armée, célèbre en Afrique du Nord avec les péripéties autour d'El Alamein ; on retrouve aussi les soldats mauriciens dans les combats au Moyen-Orient. Enfin, un régiment est incorporé dans les opérations de débarquement à Madagascar à partir de mai 1942. Les recrues mauriciennes y sont d'ailleurs confrontées à la discrimination

---

28 6 navires seulement accostent au Port de La Pointe des Galets en 1942, contre 23 en 1941 ; la moyenne annuelle, avant la guerre, était de 150 navires !

de la part des britanniques et des sud-africains, au point de se mutiner<sup>29</sup>, avant d'obtenir gain de cause. D'autres s'engagent résolument au sein de la Royal Air Force, tout comme l'aviateur réunionnais, Maurice Samat, qui quitta dès le 28 octobre 1940, la colonie de La Réunion pour Maurice, puis Londres .

Enfin, plusieurs Mauriciens, et Mauriciennes, s'engagent dans le Special Operations Executive (S.O.E.), le service d'espionnage chargé entre autres d'intercepter et de décoder les transmissions radio échangées par les forces japonaises ou celles de l'Axe. Les informations recueillies sont transmises à Bletchley Park, via la base britannique de Mombasa, au Kenya, puis Aden, depuis que l'île de Ceylan est sous la menace japonaise.

On possède même une station de décryptage, secrète, pour décoder les messages transmis par la flotte japonaise. Basée à Vacoas, elle utilise les installations de réception radio mises en place par la marine britannique. Cet effort de guerre un peu particulier est le fait d'une initiative privée, semble-t-il, émanant d'un propriétaire terrien, à la tête du service local de la censure et de l'Information, Edward Lipton, apparenté à la célèbre famille des producteurs de thé. Il emploie près de 80 personnes (qu'il qualifie de « va-nu-pieds indisciplinés!<sup>30</sup> », et qu'il paye entre 3 et 5 roupies) au décryptage minutieux des messages interceptés. Il reçoit en outre une aide précieuse de la part d'un botaniste employé au département de l'agriculture coloniale, ayant appris le japonais, d'une secrétaire de direction dont on dit qu'elle avait un cerveau « particulièrement doué pour les mots croisés», et d'un apprenti chimiste qui fréquentait la base secrète de réception et de décodage de temps à autre. Les messages décodés étaient ensuite envoyés à Londres, Bletchley Park, via l'entremise des femmes des officiers britanniques sur place.

L'avantage significatif conquis par les Alliés dans leurs opérations de décryptages est perdu en février 1942, quand les Allemands perfectionnent Enigma en lui ajoutant un quatrième rotor, et quand les Japonais, à leur tour, complexifient leur système de double codage. Du coup, les pertes alliées au cours de l'année 1942 et au début de 1943 sont effroyables. C'est donc seulement en 1943 que, mettant à profit les renseignements reçus de Bletchley Park et en améliorant les systèmes de détection de leurs navires, les Alliés prennent un avantage qui s'avère décisif.

Pour ce qui concerne la presse, l'île Maurice reçoit, et diffuse, plus

---

29 Témoignage de Mr Philip Bibi, membre en 1943 du Royal Corps of Signals, cité dans

30 « undisciplined lot of ragamuffins »

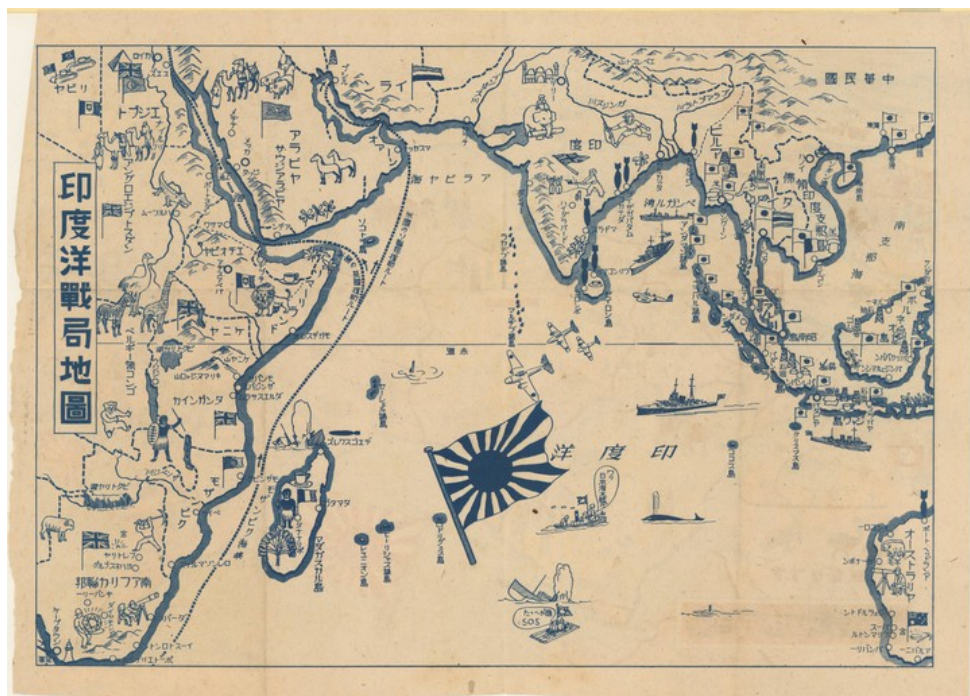
d'informations que la presse réunionnaise : les trois journaux locaux (Le Mauricien, le Cernéen, et Advance) relaient même la propagande de la France Libre ; c'est celle-ci qui est captée par les quelques 855 postes récepteurs déclarés à La Réunion en avril 1941. On dénombre 722 postes de radio à Maurice en 1939, (sur la possession desquels une taxe est prélevée!) mais... 2643 en 1943 !

Là où le destin se montre malicieux, c'est lorsque le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères du Royaume-Uni, Lord Halifax, enjoint le Gouverneur de La Réunion, Pierre Aubert, de rejoindre le camp du Royaume-Uni dans son combat contre l'Allemagne nazie au début de la guerre, en 1940. La proposition est faite via le consul en poste à St Denis, Monsieur Gaud, auquel Pierre Aubert, très pointilleux sur les questions de légalité, fait remarquer que l'armistice signé à Rethondes n'est pas encore applicable outre-mer. Et puis, la proposition est formulée de manière considérée comme provocante par le Gouverneur, car elle s'accompagne de garanties économiques (liées au ravitaillement de l'île) et politiques, ou plutôt institutionnelles (La Réunion conserverait son statut de territoire français) : on manque s'étrangler à St Denis, devant cette démonstration d'impudence et de condescendance flegmatique! La proposition est donc rejetée... De toute façon, le Gouverneur de la Réunion n'a reçu aucune instruction de la part du gouvernement français. Dans le doute, il reste sur ses positions légalistes.

De ce fait, et aussi à cause des événements de Mers-El-Kebir (entre le 3 et le 6 juillet 1940, la marine britannique, sous les ordres de l'amiral Somerville, attaqua la flotte française réfugiée dans ce port algérien, une semaine avant la remise officielle des pleins pouvoirs au Maréchal Pétain ), la voisine mauricienne s'attire l'antipathie des ardents défenseurs du régime instauré par le Maréchal Pétain en France et dans ses possessions outre-mer ; nonobstant les liens familiaux ou d'amitié qui reliaient depuis longtemps certains habitants de ces deux îles des Mascareignes, les habitants de Maurice sont victimes de l'anglophobie acharnée de la presse réunionnaise. Les choses vont même plus loin avec le procès fait aux protagonistes de « L'affaire de Saint-Gilles » : le 27 mars 1942, deux étrangers, Peter Simpson Jones, un officier britannique en provenance de l'île Maurice (ils avaient débarqué nuitamment depuis le navire Portia, au large de Saint-Gilles, une semaine plus tôt), et Paul Portal, un marin mauricien, sont arrêtés, et emprisonnés, de même que leurs complices sur place, après enquête et jugement à Madagascar : Michaël de Villèle, considéré comme à la tête de la résistance locale- acquitté par la suite-, Ignace de Villèle, et quelques complices. Dans l'affaire, deux autres marins mauriciens avaient trouvé la mort au moment de leur réembarquement.

### C. Au Japon :

La longue période d'expansion et d'occupation de territoires, à partir de 1931, est largement encensée par les media japonais (cinéma, radio, bandes dessinées, affiches) : des dessinateurs sont recrutés pour la propagande en faveur de l'armée, et des conquêtes. Ils se regroupent dans une association unique dans le but de « servir la nation », en renforçant l'esprit de combat, la haine des ennemis anglo-américains, et en organisant des expositions pour inciter la population à soutenir l'effort de guerre, et à se débrouiller avec les pénuries ! C'est le cas de Yokoyama Ryuichi, l'un des dessinateurs de bandes dessinées parmi les plus célèbres, qui créa le personnage d'un petit garçon, Fuku-chan, dont les aventures sont publiées dans la journal *Asahi*, de 1936 à presque la fin de la guerre. Les talents des dessinateurs sont aussi utilisés pour agrémenter d'élogieuses cartes de propagande consacrées aux conquêtes (ou plus exactement à « l'avancée- comme le suggère le titre de la carte ci-dessous-) » des Japonais dans l'océan Indien.



Il existe aussi une censure attentive de la part des autorités militaires, parvenues au pouvoir depuis les années 30. Dans une entrevue conduite au début des années 90, Yokoyama Ryuichi exprime ainsi son adhésion au système de propagande en usant d'une auto-censure :

*« Je ne pouvais pas me permettre de dessiner quoi que ce soit, qui risque de me faire accuser d'idéologie, et je ne l'ai jamais été – ni par les communistes ni par la police. Je suppose que je m'étais bien gardé de chercher à comprendre ».*

L'intrusion fulgurante dans l'océan Indien au début de l'année 1942 conforte un sentiment général de suprématie, qui est soigneusement entretenu au sein de la population. Cette propagande très active est relayée également dans les territoires occupés, en s'efforçant de s'adapter aux langues et coutumes locales. On recrute donc des traducteurs et des interprètes à cet effet. Cela n'empêche pas, par ailleurs, le Japon de commettre de terribles exactions dans les territoires occupés !

En outre, les renseignements fournis par les missions de survol et d'espionnage alimentent le service de cartographie du pays : l'institut géographique national du Japon construit des cartes plutôt précises d'un bord à l'autre de l'océan Indien (mais ne détecte pas l'importance de la base sous-marine secrète de Fremantle, en Australie).

Pour ce qui concerne le système de codage des Japonais – appelé code « pourpre » par l'armée américaine, il est décrypté dès 1941 avec 8 exemplaires d'une machine (4 à Washington, 1 aux Philippines, 2 à Londres, la 8<sup>e</sup> – celle qui avait été prévue pour Pearl Harbor- avait été échangée contre une machine anglaise !). Entre 1942 et 1944, c'est aussi une course de vitesse qui est engagée dans les services de renseignements, entre codage, décodage, et nouvelles formes de codages, de plus en plus sophistiquées. Pour Churchill, c'est l'avance prise par les Britanniques en 1943 avec le système de décodage « Ultra » qui permet en grande partie la victoire finale des Alliés. Il faut y ajouter l'avance technologique prise par les Alliés dans la mise au point de radars de plus en plus précis, et qui finissent par ôter l'avantage essentiel de la flotte sous-marine de l'Axe : sa furtivité. Quant aux défaites consécutives à Midway, et les pertes occasionnées par les contre-offensives des Alliés, elles sont minimisées jusqu'en 1944.

A la fin de la guerre, il ne reste pas grande information des techniques mises au point par le Japon : les derniers exemplaires de sous-marins de la série I-400 furent discrètement coulés en rade de Tokyo, par les Américains, pour qu'ils ne tombent pas entre les mains des Soviétiques ! De plus, un grand nombre de documents susceptibles de mettre en relief le rôle joué par l'Empereur Hiro-Hito dans la conduite de la guerre ont été détruits, dans les semaines qui ont suivi la capitulation du Japon, et avant même l'arrivée des troupes américaines. Des zones d'ombre subsistent aussi autour d'accords éventuels conclus entre les Etats-Unis et le Japon pour le partage des trésors de guerre considérables issus du pillage des

territoires occupés par le Japon entre 1936 et 1945.

Au terme de cette incursion, qui part d'une situation très localisée, pour aboutir, par changements d'échelles, à une vision plus englobante de l'étroite imbrication des événements, trois remarques peuvent être formulées :

- Un rééquilibrage des points de vue paraît nécessaire pour inclure l'océan Indien à part entière dans les récits relatifs à la seconde guerre mondiale : privilégier le point de vue américano-européen, c'est occulter une part importante du, ou plutôt des conflits, pendant la période 1939-1945 ; d'ailleurs, on l'a vu, même les bornes chronologiques sont discutables et modifiables selon la focale choisie par l'historien. Etre conscient de la modularité des points de vue conduit à privilégier aujourd'hui, de plus en plus, dans l'historiographie, une « histoire globale » - selon un terme angliciste -, qui fait l'objet du coup de volumineuses éditions d'ouvrages, comme celui, récent, de Antony Beevor (ancien officier de l'armée britannique), *La Seconde Guerre mondiale*, paru en 2012 et traduit de l'anglais la même année chez Calmann-Lévy, collection « Le livre de poche ».

En privilégiant les espaces océaniques atlantique et pacifique, l'historiographie française en particulier relègue l'océan Indien au rôle d'arrière-cour de ces deux puissants théâtres d'opérations. Elle y néglige son espace ultramarin. Or, on vient de voir, au moyen de cette anecdote, racontée depuis une île minuscule des Mascareignes, que l'océan Indien a été lui aussi, un enjeu en soi, abritant de précieuses routes pétrolières et de ravitaillement non seulement pour les puissances occidentales en guerre, mais aussi pour les acteurs asiatiques. Dans la première moitié de l'année 1942, tournant majeur de la guerre y compris dans l'océan Indien, les dés ne sont pas encore jetés : la course de vitesse engagée entre forces de l'Axe et forces Alliées dans cette zone, aurait pu, peut-être, aboutir à d'autres situations.

- Quant au Japon, vu dans cet exposé au travers d'une petite partie de sa flotte de guerre, il s'agit de montrer qu'il a joué un rôle important dans l'océan Indien pendant la période, faisant peser une menace très sérieuse sur les forces alliées et leurs routes d'approvisionnement, alimentant de fait, et à juste titre, les rumeurs alarmistes des territoires riverains. Mais surtout, son avance technologique, et la guerre technique que livre cette puissance, tant dans le domaine de la construction et de l'équipement des bâtiments que dans le domaine des communications, au moins jusqu'au milieu de l'année 1942, préfigure les développements ultérieurs dans cette partie du monde, enjeu aujourd'hui des appétits et des ambitions



stratégiques des nouvelles puissances asiatiques, issues du « Basculement du monde »<sup>31</sup>.

- Pour ce qui concerne La Réunion, son basculement rapide dans la France Libre à partir de la fin du mois de novembre 1942, consécutivement au débarquement des troupes du navire *Le Léopard*, affrété par le général de Gaulle, et en provenance de... l'île Maurice (!) semble soulager une bonne partie de la population, sincèrement attachée à l'image d'une France combattante et fière.

La colonie, distante de plus de 9000 km de sa métropole, rejoint ainsi d'autres territoires coloniaux qui s'étaient ralliés dès 1940 : le Cameroun et une bonne partie de l'Afrique Equatoriale Française (A.E.F.) le 27 août 1940, l'île de Tahiti à partir du 1er septembre de la même année, puis la Nouvelle-Calédonie le 24 octobre ; ce qui incite le général De Gaulle à créer à Brazzaville un Conseil de Défense de l'Empire, auquel La Réunion n'adhèrera qu'en janvier 1943<sup>32</sup>, puis, à leur tour, les Antilles françaises au sein des Bataillons de Marche Antillais (BMA).

Pour autant, les privations et les difficultés de la vie quotidienne ne cessent guère : le rationnement est maintenu, la censure également, la propagande... est inversée ! Elle change de camp. Et les victimes des poursuites sous le régime de l'Etat Français, assidûment menées par le Gouvernement de La Réunion, sont réhabilitées.

En revanche, et comme pour le territoire national, la mémoire des dissidences, et aussi de la collusion avec les intérêts des forces de l'Axe, devient un enjeu, aussi bien à La Réunion, qu'aux Antilles d'ailleurs ; on règle encore ses comptes au début du XXIe siècle<sup>33</sup> !

Pour l'île Maurice, une certaine amnésie recouvre les événements relatifs à la deuxième guerre mondiale : les ouvrages scolaires évoquent à peine cette période, et de manière très générale, pendant que l'historiographie se consacre plus volontiers aux aléas politiques autour de la proclamation d'indépendance le 12 mars 1968. Pour les deux îles, une partie de la connaissance historique repose sur les témoignages oraux, recueillis auprès de vétérans, aujourd'hui presque tous disparus. C'est dire toute la difficulté de reconstitution d'une histoire multiple,

---

31 « Manière de voir », n°107, oct-nov. 2009, coordonné par Alain GRESH

32 Un décret du Général de Gaulle nomme le Général Legentilhomme, déjà Haut Commissaire de la France Libre dans l'océan Indien, et le Gouverneur André Capagorry- qui a pris la succession du Gouverneur Pierre Aubert- membres du Conseil de Défense de l'Empire.

33 Raoul LUCAS et Mario SERVIABLE, La Réunion rétablit la République en France, 1942, Ars Terres créoles, 2017

complexe finalement, et dont de nombreux aspects restent encore à éclaircir.